

Lorsqu'advient l'heure bleue, il arrive que l'œil, tâchant de s'accommoder de la pénombre qui monte, devienne soudainement sensible au moindre changement lumineux. Tout scintillement – même léger – lui apparaît alors tel un feu de joie. Les peintures de Lucie Antoinette, dans leur nimbe outremer, tentent de retrouver elles aussi ce fugace moment hallucinatoire. Qu'on les considère comme des paysages de forêts de contes de fées envahis de lucioles ou des abysses peuplés d'algues et de microorganismes luminescents, ses toiles oscillent entre le flou savamment calculé et la plus grande précision. Le rêve, qui passionne l'artiste, n'est-il pas à leur image, d'une acuité folle au moment du réveil et pourtant si difficile à partager ? Alors elle tente de reproduire les processus de feuilletage des souvenirs si propres au sommeil : à l'instar de la céramique qu'elle ne pratique pas sans émaux, sa peinture se construit par sédimentations successives. D'abord un fond à l'acrylique, avec des teintes acides, pondéré par la suite par une couche en grisaille à la tempera, avant des glacis colorés à l'huile. L'image extatique que nous voyons a donc connu la virulence, l'atténuation, la couleur revivifiante. Nulle simplicité ici, mais au contraire le passage par différents états de doute et de révélation. Les petites céramiques abstraites en bas-relief qui accompagnent les toiles de Lucie Antoinette ne disent pas autre chose : leur opacité est à considérer comme le mystère inhérent au rêve, suivi de l'éveil au cours duquel nous tâchons de décrypter symboles et allusions. La nuit infinie que l'artiste appelle de ses vœux est déjà là.

Camille Paulhan